

Regency

# Mary Balogh

Une partie  
de campagne



J'AI  
LU



## Mary Balogh

Après avoir passé toute son enfance au pays de Galles, elle a émigré au Canada, où elle vit actuellement. Professeure, elle publie son premier livre en 1985, aussitôt couronné par le prix Romantic Times. Spécialiste des romances historiques Régence, elle figure toujours sur les listes des best-sellers du *New York Times* et a reçu de nombreuses récompenses.



Une partie de campagne

*Aux Éditions J'ai lu*

- Duel d'espions  
N° 4373  
Le banni  
N° 4944  
Passion secrète  
N° 6011  
Une nuit pour s'aimer  
N° 10159  
Le bel été de Lauren  
N° 10169  
La maîtresse cachée  
N° 10924  
Stratagème amoureux  
N° 11298  
Un bijou si précieux  
N° 11762  
La perle cachée  
N° 11788  
La magie de Noël  
N° 12807  
Le petit défaut de lady  
Rotherham  
N° 13222

**CES DEMOISELLES  
DE BATH**

- 1 – Inoubliable Francesca  
N° 8599  
2 – Inoubliable amour  
N° 8755  
3 – Un instant de pure magie  
N° 9185  
4 – Au mépris des convenances  
N° 9276

**LA FAMILLE HUXTABLE**

- 1 – Le temps du mariage  
N° 9311  
2 – Le temps de la séduction  
N° 9389  
3 – Le temps de l'amour  
N° 9423  
4 – Le temps du désir  
N° 9530  
5 – Le temps du secret  
N° 9632

**LA SAGA DES BEDWYN**

- 1 – Un mariage en blanc  
N° 10428  
2 – Rêve éveillé  
N° 10603  
3 – Fausses fiançailles  
N° 10620  
4 – L'amour ou la guerre  
N° 10778  
5 – L'inconnu de la forêt  
N° 10878  
6 – Le mystérieux duc  
de Bewcastle  
N° 10875

**LE CLUB DES SURVIVANTS**

- 1 – Une demande en mariage  
N° 11019  
2 – Un mariage surprise  
N° 11152  
3 – L'échappée belle  
N° 11196  
4 – Rien qu'un enchantement  
N° 11310  
5 – Rien qu'une promesse  
N° 11482  
6 – Rien qu'un baiser  
N° 11565  
7 – Rien que l'amour  
N° 11675

**LA SAGA DES WESTCOTT**

- 1 – Celui qui m'aimera  
N° 12315  
2 – Celui qui m'embrassa  
N° 12430  
3 – Celui qui m'épousera  
N° 12717  
4 – Celui qui me désirera  
N° 13001  
5 – La valse de Noël  
N° 13100  
6 – Celui qui me respectera  
N° 13158

MARY  
BALOGH

Une partie  
de campagne

*Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Léonie Speer*





Si vous souhaitez être informée en avant-première  
de nos parutions et tout savoir sur vos auteures préférées,  
retrouvez-nous ici :

**[www.jailu.com](http://www.jailu.com)**

Abonnez-vous à notre newsletter  
et rejoignez-nous sur Facebook !

*Titre original*  
THE TEMPORARY WIFE

*Éditeur original*  
By arrangement with Maria Carvainis Agency, Inc.  
First published in the United States by Signet.

© Mary Balogh, 1997

*Pour la traduction française*  
© Éditions J'ai lu, 2021

## Qu'est-ce que la « régence anglaise » ?

La régence est une période de l'histoire anglaise très prisée des auteurs de romances historiques. Sauf que, pour la plupart d'entre nous, la régence anglaise est une notion très vague. La régence, au sens strict, ne dure que de 1811 à 1820. Elle correspond à la fin du règne de George III atteint de folie. Pendant ces quelques années, la régence est assurée par son fils, le prince régent, le futur George IV. Parfois, le terme de « régence anglaise » désigne une période plus étendue, de 1795 à 1837, jusqu'au règne de la reine Victoria.

Personnalité excentrique, George IV est réputé pour ses débauches, ses dépenses extravagantes, son mode de vie dépravé. Intelligent, cultivé, il est doté d'un goût très sûr. Architecture, arts décoratifs, mode, il favorise l'émergence de ce qu'on appellera le « style Regency ». Tandis que l'aristocratie, à son image, se distingue par son faste et ses outrances en tout genre, les arts et les lettres rayonnent, de Jane Austen à Mary Shelley en passant par les poètes John Keats et Byron. Toutefois, les idées nouvelles issues de la Révolution française commencent à se diffuser.

On s'interroge sur la place des femmes, l'esclavage, les fondations de la monarchie et la condition ouvrière.

À sa façon, la régence arrime solidement la société britannique à la modernité industrielle du XIX<sup>e</sup> siècle.

# 1

Recruter une épouse par une petite annonce dans la presse londonienne aurait été inconvenant. Aussi, Anthony Earheart, marquis de Staunton, fils aîné et héritier du duc de Withingsby, fit-il savoir qu'il recherchait une gouvernante.

Il fit paraître l'annonce sous son propre nom, en omettant son titre et ses relations, au grand amusement de ses amis et de ses connaissances, qui saisirent l'occasion pour faire assaut d'esprit.

— Rappelez-moi combien d'enfants vous avez, Staunton, lui lança Harold Price au White, le matin où l'annonce parut. Ne serait-il pas plus avisé d'engager une institutrice ? Une personne capable de s'occuper d'une classe entière ?

— Vous devriez même en engager plusieurs, Staunton, renchérit Cuthbert Pyne. Fonder une école, je veux dire. Il ne faudrait pas mettre en péril l'éducation de ces enfants en les entassant en trop grand nombre dans une classe unique.

— Leurs mères viendront-elles toutes les chercher à la fin de l'après-midi, Anthony ? s'enquit lord Rowling, avant d'inhaler une pincée de tabac à priser sur le dos de sa main. Votre salon est-il

suffisamment vaste pour accueillir toutes ces dames pendant qu'elles attendront ? Vous pensez qu'elles se montreront aimables les unes avec les autres ?

— Staunton, vous souhaitez vraiment éduquer tous ces enfants ? s'enquit le colonel Forsythe. Possédez-vous suffisamment de domaines exigeant des intendants et des régisseurs ? Y a-t-il même assez de domaines dans toute l'Angleterre ?

— Vous oubliez le pays de Galles, Forsythe, intervint M. Pyne. Ainsi que l'Écosse.

— Mais il ne semble pas très juste pour les bâtards des autres que toutes les places soient occupées par ceux de Staunton, rétorqua le colonel d'un ton exagérément chagrin.

— Moi, je ne crois pas à cette histoire de gouvernante, déclara sir Bernard Shields. En fait, c'est une nouvelle maîtresse que cherche notre ami. Anthony, j'ai entendu dire que vous aviez congédié la délectable Anna pas plus tard que la semaine dernière, lestée de quelques rubis. Vous avez décidé de chercher sa remplaçante ailleurs que dans le foyer des artistes ? Qu'elle soit capable de vous distraire par sa conversation pendant que vous serez... disons, à l'œuvre ?

— Ou qu'elle soit susceptible de vous instruire, hasarda lord Rowling. On n'est jamais trop cultivé pour cesser d'apprendre, vous savez. Et qui, mieux qu'une gouvernante, peut vous seconder dans cette tâche ? Et dans une salle de classe, avec toutes ces tables et tous ces pupitres sur lesquels mettre les leçons en pratique... Ça laisse rêveur !

Le très jeune et très sérieux lord Callaghan se mêla alors à la conversation.

— Personnellement, je pense que Staunton recherche une gouvernante pour une ou plusieurs de ses nièces, et que nous le calomnions en imaginant autre chose.

Le marquis de Staunton ne réagissait à ces propos que par un haussement de sourcils ou un pincement des lèvres occasionnel. Son expression était celle d'un observateur à peine intéressé. Pour autant qu'il sache, il n'avait pas d'enfants. Il ne possédait pas de domaines – du moins, pas encore. Il s'était fatigué d'Anna au bout de seulement six semaines et il n'était pas pressé de lui trouver une remplaçante. Les maîtresses, avait-il constaté, étaient de moins en moins capables de satisfaire ses sens blasés. Il connaissait tous leurs trucs, il s'en était lassé et, contrairement à ce qu'affirmait Rowling, il n'avait plus rien à apprendre dans ce domaine. Et il n'entretenait aucune relation avec ses nièces. Ni avec ses neveux, d'ailleurs.

Non, il n'était pas en quête d'une gouvernante ou d'une maîtresse, mais d'une épouse. Ce qu'il exposa de la manière la plus claire à lord Rowling lorsque tous deux quittèrent le club un peu plus tard.

— Cela ne se fait-il pas d'ordinaire à l'Almack's, dans une salle de bal, ou dans un salon ? s'es-claffa lord Rowling, comme si toute l'histoire ne visait qu'à l'amuser. Et sans qu'il soit nécessaire de publier une petite annonce ? Anthony, vous vous appelez Staunton, et un jour ou l'autre, vous serez Withingsby. Vous êtes riche comme Crésus, et seriez-vous sans fortune que votre physique suffirait à faire tourner n'importe quelle tête féminine. Et pourtant vous passez une annonce pour

trouver une épouse en prétextant rechercher une gouvernante ? J'ai dû manquer un chapitre. Vous voulez bien m'éclairer ?

Lord Rowling fit un moulinet avec sa canne et porta la main à son chapeau pour saluer une dame qu'ils croisaient.

— Je ne peux pas trouver ce que je recherche à l'Almack's, répliqua le marquis sans afficher le moindre amusement.

Il eut toutefois la bonne grâce de poursuivre quand son ami l'y incita d'un haussement de sourcils.

— Elle doit être de bonne famille. Je ne descendrai pas plus bas que cela, voyez-vous. Il faut aussi qu'elle soit désargentée, simple, très ordinaire, réservée, peut-être même guindée. Bref, qu'elle ait autant de personnalité qu'une... petite souris grise.

— Mon Dieu, murmura lord Rowling. Une petite souris grise ? Pour vous, Anthony ? Vous éprouvez donc un tel besoin de dominer la femme que vous prendrez pour épouse ?

— Le duc de Withingsby m'a sommé de rentrer, expliqua le marquis. Il prétend être souffrant. Il me rappelle que lady Marie Lucas, fille du comte de Tilden, a maintenant dix-sept ans. Autrement dit qu'elle est assez âgée pour que l'union arrangée par nos parents à sa naissance puisse donner lieu à des fiançailles officielles. Il m'informe que durant mes huit années d'absence, j'ai eu amplement le temps de jeter ma gourme.

Lord Rowling fit la grimace.

— Votre père manque de clairvoyance. Vous avez amassé une fortune considérable durant

ces huit années, Anthony... Et vous avez aussi acquis la réputation, méritée, d'être l'un des pires débauchés de la capitale, ajouta-t-il avec un grand sourire. Vous avez l'intention d'épouser votre souris grise uniquement pour ennuyer Sa Grâce, en ce cas ?

— Précisément, répondit le marquis sans hésiter. J'ai bien sûr envisagé d'ignorer cette convocation, Perry. Ou d'y répondre, et de refuser d'épouser la gamine si soigneusement choisie et élevée pour être la prochaine duchesse de Withingsby. Mais mon idée est infiniment meilleure. S'il est faux que le duc soit malade, il ne tardera pas à l'être. Et s'il n'a pas encore compris après ces huit années d'absence, voilà qui enfoncera le clou. Oui, croyez-moi, je vais choisir très soigneusement ma future épouse. Je pense que les candidates ne manqueront pas.

L'expression de lord Rowling se fit perplexe. Peut-être parce qu'il comprit soudain que son ami était on ne peut plus sérieux.

— Enfin, Anthony, vous ne pouvez pas aller jusqu'à épouser la créature la plus quelconque que vous puissiez trouver simplement pour contrarier votre père.

— Pourquoi pas ?

— Pourquoi pas ? répéta son ami en renouvelant ses moulinets avec sa canne. Le mariage, c'est une condamnation à vie, mon vieux. Vous serez coincé avec cette femme jusqu'à la fin de vos jours. La situation vous paraîtra intolérable.

— Je n'ai pas l'intention de passer le reste de mon existence avec elle, rétorqua le marquis. Une fois qu'elle aura rempli sa mission, je la renverrai

avec une pension confortable. Une gouvernante peut difficilement aspirer à un sort meilleur, non ?

— Elle peut vivre jusqu'à quatre-vingt-dix ans. Anthony. Et vous désirerez des héritiers. Si vous en avez avec elle, elle souhaitera, et cela paraît normal, les élever. Il lui faudra vivre sous votre toit pour s'acquitter de son rôle de mère.

— J'ai déjà un héritier, Perry, rétorqua le marquis. Mon frère William. Et il a des fils, m'a appris ma sœur Marianne. Reste à espérer qu'ils soient solides et en bonne santé.

— Mais un homme aspire à avoir des héritiers de sa propre chair, insista lord Rowling.

— Vraiment ? s'étonna le marquis. Eh bien, cet homme-là n'y aspire pas, par Jupiter ! Si nous changions de sujet ? Celui-là commence à devenir ennuyeux. Vous comptez aller chez Tattersall demain ? J'ai repéré deux pur-sang gris qui semblent prometteurs.

Lord Rowling aurait aimé poursuivre cette conversation, histoire d'essayer de faire entendre raison à son ami, pourtant il se retrouva à parler chevaux. Il connaissait le marquis de Staunton depuis suffisamment longtemps pour savoir que celui-ci possédait une volonté d'airain. Et qu'il disait et faisait exactement ce qu'il souhaitait dire et faire sans se préoccuper de l'opinion des autres ou des règles édictées par la bonne société. S'il avait décidé de chercher une femme de manière aussi peu conventionnelle, pour des raisons aussi cyniques, non seulement il le ferait, mais il l'épouserait.

Tout en parlant avec enthousiasme de chevaux et de courses hippiques, le marquis de Staunton

songeait, non sans satisfaction, à son retour à Enfield Park, dans le Wiltshire, et à l'effet qu'aurait ce retour sur le duc de Withingsby. Ce serait le pied de nez final à l'homme qui l'avait engendré et qui avait fait de sa vie un enfer durant les vingt années ayant suivi sa naissance.

Depuis son départ de la maison familiale, après cette scène terrible huit ans auparavant, Anthony avait refusé le moindre soutien financier de la part de son père. Il s'était constitué sa propre fortune, d'abord par le jeu, puis par des investissements audacieux, et enfin, par des placements plus prudents dans un certain nombre d'affaires.

Son père n'avait manifestement pas compris la leçon. Cela n'allait toutefois pas tarder. Le duc allait devoir admettre qu'il n'avait plus aucun pouvoir ni aucune influence sur son fils aîné. Oui, conclure un mariage inconsidéré – un euphémisme s'agissant de l'union de l'héritier du duc de Withingsby avec une femme réduite à gagner sa vie comme gouvernante – était le moyen le plus radical. Il avait hâte de voir la tête de son père lorsqu'il amènerait sa femme à Enfield.

Anthony attendit donc les réponses à son annonce. Réponses qui commencèrent à arriver dès le lendemain de la parution dans les journaux, et qui affluèrent les jours suivants, plus nombreuses qu'il ne s'y attendait. Il rejeta d'emblée certaines candidatures : les femmes de moins de vingt ans, celles de plus de trente, celles qui avaient des recommandations particulièrement impressionnantes, et une jeune personne si désireuse de lui prouver sa connaissance du latin qu'elle avait rédigé sa lettre dans cette langue.

Il reçut cinq postulantes, et la sixième fut sa petite souris grise. On avait fait attendre Mlle Charity Duncan dans un salon du rez-de-chaussée, et elle se tenait dans la partie de la pièce la moins éclairée. Lorsqu'il ouvrit la porte et pénétra dans le salon, Anthony crut un instant qu'elle avait changé d'avis et s'était enfuie. Puis il l'aperçut, et songea que son choix même de se tenir à cet endroit était significatif. Vêtue de marron de la tête aux pieds, le maintien austère, elle paraissait effacée au dernier degré. C'était la gouvernante incarnée, le genre d'employée que même la plus jalouse des épouses accueillerait sans réticence dans son foyer.

— Mademoiselle Duncan ? demanda-t-il.

— Oui, monsieur, répondit-elle d'une voix calme, un peu sourde.

Elle le salua d'une révérence, en gardant les yeux rivés sur le tapis. Elle n'était pas très grande et très mince, voire maigre, même si sa cape ne permettait pas à Anthony d'en être certain. Son visage lui parut pâle et banal. Les cheveux bruns qui l'encadraient se fondaient si complètement dans le brun de sa capote qu'il était difficile de savoir où finissaient les uns et où commençait l'autre. Si ses vêtements, ternes et convenables, n'étaient pas râpés, ils le seraient bientôt.

Elle était parfaite. Son père serait hors de lui.

— Asseyez-vous, je vous prie, dit-il en indiquant un fauteuil proche de l'endroit où elle se tenait.

Comme il s'y attendait, elle se tint très droite, sans que son dos touche le dossier. Après avoir croisé ses mains gantées sur ses genoux, elle garda les yeux modestement baissés.

C'était l'image même de la distinction tombée dans la pauvreté, mais conservant sa dignité. Oui, elle était parfaite ! Anthony décida sur-le-champ qu'elle ferait l'affaire, que sa recherche était terminée, et qu'il avait devant lui sa future femme.

Charity Duncan était assise près de la fenêtre afin de profiter des dernières lueurs du jour. Elle préférait ne pas allumer la bougie tant que ce n'était pas absolument indispensable. Les bougies étaient si coûteuses.

Elle ravaudait une chemise de son frère. Alors qu'elle reprenait une couture qui avait cédé sous le bras, elle remarqua que la toile de coton autour de la déchirure était très élimée. Elle soupira. La couture tiendrait un moment, puis se trouerait de nouveau et ce serait difficile à reprendre.

Elle mit plus de temps que d'ordinaire à effectuer cette tâche. Son regard – comme ses pensées – ne cessait de revenir au journal ouvert sur la table. Acheter le journal tous les jours était sa seule extravagance. Pour dire la vérité, ce n'était pas entièrement égoïste puisque Philip aimait le lire lorsqu'il rentrait du travail. Mais la raison principale de cet achat, c'était qu'elle devait trouver en emploi au plus vite. Depuis près d'un mois, elle épluchait les annonces, envoyait des candidatures et, trop rarement, était convoquée pour un entretien. Elle avait même postulé pour quelques emplois plus subalternes que celui de gouvernante ou de dame de compagnie.

Personne ne voulait d'elle. Elle était trop jeune ou trop âgée, trop banale ou trop jolie, trop bien

née ou trop bien éduquée, ou... ou ses employeurs potentiels finissaient par lui poser des questions un peu trop précises à son goût.

Pour autant, Charity ne voulait pas renoncer et abandonner ses recherches. Hormis Philip, qui vivait à Londres avec elle, elle avait laissé à la maison une sœur de trois ans sa cadette ainsi que leurs trois frères et sœur considérablement plus jeunes. Et leur famille était pauvre. Pire que pauvre. Elle était profondément endettée, ce qu'ils avaient ignoré jusqu'au décès de leur père, un peu plus d'un an auparavant. Résultat, au lieu de mener la vie d'un gentleman, Philip était obligé de travailler pour subvenir aux besoins des siens. Charity avait insisté pour travailler elle aussi, même si une femme gagnait souvent trop peu pour partager avec ses proches ou pour rembourser des dettes.

Si seulement il existait un moyen de faire rapidement fortune ! Elle était allée jusqu'à envisager un cambriolage spectaculaire – pas sérieusement, bien sûr.

Elle ne devrait toutefois pas se plaindre, songea-t-elle en achevant sa reprise. Ils n'étaient pas dans la misère. Pas tout à fait du moins, même s'ils n'en étaient pas loin. Et même s'il ne lui semblait pas apercevoir beaucoup de lumière à l'extrémité du tunnel proverbial.

Mais Philip était de retour et elle se leva pour l'accueillir avec un sourire et l'embrasser sur la joue. Elle lui servit son dîner, puis l'interrogea sur sa journée avant d'évoquer la seule petite annonce dans le journal du jour qui lui paraissait intéressante.

— Ce monsieur ne précise pas le nombre d'enfants, leur âge et leur sexe, dit-elle, les sourcils froncés. Ni si la famille habite à Londres, dans les Nouvelles-Hébrides ou en Cornouailles. Ce qui est sûr, c'est qu'il propose une place.

— Tu n'as pas besoin de travailler, Charity, assura son frère.

Il ne cessait de le lui répéter, car il était convaincu qu'il lui revenait, et à lui seul, de subvenir aux besoins de sa famille.

— Oh que si ! répliqua Charity. Et c'est le seul emploi convenable que j'ai trouvé dans le journal d'aujourd'hui. Et il n'y avait rien au bureau de placement hier, ni ce matin. Je dois au moins essayer.

— Tu pourrais retourner à la maison et me laisser m'occuper de vous. Cette responsabilité m'incombe, et on a besoin de toi là-bas.

— Tu sais très bien que je n'en ferai rien, rétorqua Charity. Tu ne peux pas nous entretenir tous. Et puis, il faut que tu aies une vie à toi. Agnès...

— Agnès attendra, la coupa-t-il. Ou elle se fatiguera d'attendre et épousera quelqu'un d'autre. Quoi qu'il en soit, il n'est pas convenable que ma sœur soit obligée de prendre un emploi.

— Je veux faire quelque chose, moi aussi. Je trouverai injuste de rester à la maison, à broder ou à cueillir des fleurs, simplement parce que je suis une femme. Et, après tout, je suis l'aînée. Je vais répondre à cette annonce, ajouta-t-elle. Si c'est un échec, j'envisagerai peut-être de retourner à la campagne. Je commence à croire que je suis inapte au travail.

— Rentre à la maison, Charity, insista Philip. Je suis un simple employé pour le moment, mais

je finirai par obtenir un meilleur poste et par gagner davantage. Peut-être même qu'un jour, je serai riche. Et puis, tu as raison, tu n'es pas faite pour être au service de quelqu'un. L'esprit de soumission te fait défaut. Rappelle-toi, tu as perdu ton dernier emploi parce que tu n'as pas su garder ta langue dans ta poche.

— C'est vrai, reconnut Charity avec une grimace. J'étais d'avis que le père des enfants n'avait pas à faire pression sur la plus jolie des femmes de chambre pour obtenir ses faveurs, et je le lui ai dit. Ainsi qu'à la mère des enfants. C'était un homme vraiment horrible, Philip. Tu l'aurais détesté, j'en suis sûre.

— Je n'en doute pas. Pour autant, son comportement à l'égard d'une autre domestique ne te regardait pas, Charity. Cette fille avait une langue pour défendre sa cause si je ne m'abuse.

— Elle n'osait pas s'en servir de crainte de perdre sa place.

Son frère se contenta de lui jeter un regard entendu, et elle se mit à rire.

— De toute façon, je n'avais pas envie de rester dans cette maison. Cela dit, j'aimerais que trouver un emploi ne soit pas si difficile. J'ai passé six entretiens le mois dernier, sans succès. Je devrais peut-être prier pour que Mme Earheart et ses enfants vivent bel et bien dans les Nouvelles-Hébrides, et que personne à part moi ne soit suffisamment intrépide pour proposer ses services.

Elle soupira avant d'enchaîner :

— Ou indiquer dans ma lettre de candidature que je suis volontaire pour partir au bout du

monde. D'autant que les gages devraient être plus élevés pour compenser l'éloignement.

— Charity, j'aimerais vraiment que tu retournes à la maison. Les enfants se languissent de toi. Penny le dit dans toutes ses lettres. Tu as été comme une mère pour eux depuis la mort de maman.

— Finalement, je ne dirai pas que je suis volontaire pour partir au bout du monde, se ravisa Charity, ignorant son frère. J'aurais l'air trop empressée ou trop servile. Et je vais tenter cette dernière candidature. Si cela se trouve, je ne recevrai même pas de réponse et tes vœux seront alors comblés. Sache cependant que je me sentirai humiliée et inutile.

Son frère se contenta de soupirer à son tour.

Charity se trompait, sur un point en tout cas. Cinq jours après avoir envoyé sa lettre de candidature à M. Earheart, elle reçut une réponse l'invitant à se présenter pour un entretien le lendemain matin. À cette pensée, son cœur battit un peu plus vite. C'était un véritable supplice d'être interrogée comme si l'on n'était qu'une simple fonction et non pas une personne en chair et en os. Hélas, il fallait en passer par là.

Si décrocher un entretien était une petite victoire, le goût n'en demeurerait pas moins amer. C'était toujours cruel d'être si près du but et de risquer de voir ses espoirs anéantis une fois de plus.

— Ce sera le septième entretien, dit-elle à Philip lorsqu'il rentra du travail. Tu crois que ce sera le bon ?

— Si tu veux vraiment ce poste, Charity, tu dois accepter les règles du jeu. Rappelle-toi que

les gouvernantes, comme les autres domestiques, doivent être vues mais pas entendues.

Charity ne put s'empêcher de se mordre la lèvre. Non pas qu'elle fût exubérante ou vulgaire, c'est juste qu'elle était une dame de qualité, et qu'elle était accoutumée à se considérer comme l'égale des dames de qualité. Elle avait du mal à admettre qu'il existait une classe méprisée : celle des personnes bien nées connaissant des revers de fortune. Elle en faisait partie, du moins tant qu'elle serait en quête d'un emploi.

— Je dois donc me montrer humble et effacée, c'est cela ? Ne pas émettre d'opinion ni risquer une observation ?

— Oui, répondit son frère d'un ton brusque.

Elle comprit alors, non sans un pincement au cœur, que lui-même avait dû apprendre cette dure leçon.

— Tu dois convaincre cet homme, continuait-il, et sa femme si elle est présente, que s'ils te prennent à leur service, tu te confondras facilement avec les meubles.

— C'est humiliant !

À peine ces paroles sorties, elle les regretta.

Son frère s'inclina au-dessus de la table qui les séparait et lui prit la main.

— Charity, n'accepte pas cette place si elle t'est offerte par un... un homme jeune. Non pas que sa jeunesse soit en cause, mais s'il est...

— Lubrique ? suggéra-t-elle.

Philip rougit.

— Si tu le soupçonnes de l'être, dit-il.

— Je suis capable de veiller sur moi-même. Lorsque mon précédent employeur m'a regardée

de cette manière le premier jour, je l'ai fixé froidement, droit dans les yeux, en pinçant les lèvres. Comme ceci...

Elle répéta la mimique, et son frère sourit malgré lui.

— Sois prudente, Charity.

— Je le serai, promit-elle. Et réservée. Une véritable petite souris ! Je serai si effacée qu'il ne s'apercevra même pas que je suis dans la pièce avec lui. Je serai...

Son frère riait à présent. Charity contourna la table pour se placer derrière sa chaise et lui entoura les épaules de ses bras.

— Oh, c'est si rare de te voir rire ces derniers temps ! Tu verras, Philip, tout se passera bien. Nous deviendrons riches, tu épouseras Agnès et vous vivrez heureux à jamais.

— Et toi ? demanda-t-il en lui tapotant le bras.

— Je vivrai heureuse à jamais, moi aussi. Penny pourra se marier, et je resterai avec les enfants jusqu'à ce qu'ils soient grands et installés. Et alors, je deviendrai une vieille fille excentrique tout à fait satisfaite de son sort.

Philip riait de nouveau quand elle se pencha pour déposer un baiser sur le haut de son crâne.

Il n'empêche que Charity était nerveuse le lendemain matin, lorsqu'elle arriva à Upper Grosvenor Street, où devait se dérouler l'entretien. Le hall était élégant quoique sans ostentation, de même que le domestique qui l'introduisit dans la maison. Et de même que le salon dans lequel on la fit entrer. D'instinct, elle se tint dans la partie de la pièce la plus éloignée des fenêtres. Elle avait du mal à contrôler les battements erratiques de

son cœur. Si elle n'obtenait pas cet emploi, elle commencerait à perdre confiance en elle. N'avait-elle pas plus ou moins promis à Philip de retourner à la campagne en cas d'échec ? Elle...

La porte s'ouvrit soudain, mettant un terme à ses réflexions.

M. Earheart était jeune, oui. Pas plus de trente ans. Et beau, bien que d'une beauté austère. D'une taille supérieure à la moyenne, il était élancé et bien découplé. Ses yeux et ses cheveux étaient très sombres, ses traits ciselés, son visage mince et aristocratique. Les rayons du soleil l'éclairèrent de plein fouet lorsqu'il s'arrêta un instant sur le seuil, donnant à son regard froidement cynique une lueur presque démoniaque. Ses vêtements élégants, manifestement coûteux, semblaient avoir été cousus sur lui – preuve indubitable d'un gentleman soucieux de sa mise.

Son expression n'avait rien d'aimable. Il semblait homme à dévorer les servantes plutôt qu'à les séduire. Charity s'interdit toutefois de le juger dans la mesure où il n'avait pas prononcé un mot.

Seule dans la maison d'un gentleman, sans chaperon ni femme de chambre, elle se sentit de nouveau humiliée. À présent, elle était elle-même une domestique, et une domestique sans emploi de surcroît. Elle baissa les yeux avant même que l'homme ne l'ait repérée dans l'ombre où elle se tenait. Il lui fallait se concentrer pour adopter l'attitude caractéristique d'une gouvernante.

— Mademoiselle Duncan ?

Quoique hautaine et indifférente, comme elle s'y attendait, la voix de l'homme possédait une sonorité plaisante.

— Oui, monsieur, répondit-elle en s'efforçant de paraître digne, quoique pas outrageusement fière.

— Asseyez-vous, je vous prie.

Il lui indiqua un fauteuil proche, à l'écart de la lumière du jour, ce dont elle se félicita. Elle avait beau avoir une certaine expérience désormais, les entretiens ne lui étaient pas plus faciles.

Elle s'assit donc, le dos droit, les yeux toujours baissés. Elle avait prévu de répondre de manière honnête et concise, et priait pour qu'il évite les questions trop embarrassantes.

Après s'être assis en face d'elle, M. Earheart posa une cheville sur le genou de l'autre jambe. Ses hautes bottes de cuir reluisaient. Il émanait de toute sa personne une impression de richesse, d'assurance et de pouvoir.

Dans le silence qui suivit, l'anxiété de Charity ne fit que s'accroître.

## 2

Comment menait-on un entretien pour le recrutement d'une future épouse ? se demanda Anthony.

— La lettre de recommandation rédigée par le pasteur de votre ancienne paroisse est impressionnante, mademoiselle Duncan, commença-t-il.

— Merci, monsieur.

— Elle a cependant été écrite il y a un an environ. Avez-vous occupé un emploi depuis ?

Les yeux fixés sur ses genoux, la jeune femme parut réfléchir à sa réponse, puis :

— Oui, monsieur.

— Et quel était-il, mademoiselle Duncan ?

— Durant huit mois, j'ai été gouvernante dans une famille de trois enfants.

— Durant huit mois...

Anthony laissa sa phrase en suspens. Elle ne parut pas saisir le sous-entendu, aussi demanda-t-il :

— Pourquoi n'occupez-vous plus cet emploi ?

— J'ai été renvoyée, répondit-elle après une brève hésitation.

— Vraiment ? Pour quel motif ?

Avait-elle été incapable de maîtriser les enfants ? Il n'en aurait pas été étonné tant elle semblait dénuée de caractère.

— Mon... mon employeur m'a accusée de mensonge.

Bien. Au moins, elle était franche. Anthony fut surpris non seulement par sa réponse, mais aussi par le fait qu'elle ne tente pas aussitôt de se justifier.

— Était-ce le cas ? Je veux dire, avez-vous menti ?

— Non, monsieur.

Il savait ce que c'était que d'être faussement accusé. Il se souvenait parfaitement du sentiment qu'on éprouvait.

— Est-ce votre première tentative pour trouver un nouvel emploi ?

— Non, monsieur. La septième. Enfin, c'est le septième entretien que l'on m'accorde.

Il ne fut pas étonné qu'elle ait essuyé des échecs successifs. Qui voudrait employer une créature aussi terne et effacée pour éduquer ses enfants ?

— Pourquoi n'avez-vous pas réussi ? s'enquit-il néanmoins.

— Je pense, monsieur, que c'est parce que tout le monde m'a posé la question que vous venez de me poser.

Oui, bien sûr. Son aveu devait sans aucun doute mettre un terme à tout entretien.

— Et vous n'avez jamais songé, justement, à mentir ? À prétendre que vous aviez quitté votre emploi de votre plein gré ?

— Si, j'y ai pensé, monsieur, admit-elle. Mais je ne l'ai pas fait.

La petite souris était donc dotée de principes moraux. On lui avait appris que mentir était un péché, aussi ne mentait-elle jamais. Même pas dans son propre intérêt, et quitte à ce que cela la condamne à rester sans emploi. Une femme vertueuse jusqu'au puritanisme... Son père allait être consterné !

— Une telle honnêteté est fort louable, mademoiselle Duncan. Il se peut que je puisse vous proposer quelque chose.

Pour la première fois, elle leva les yeux. Ce fut bref. Deux prunelles claires, d'un bleu intense, entre de longs cils noirs. Non pas de ce gris qui prend parfois des nuances de bleu, mais d'un bleu pur et sans mélange. Puis elle baissa de nouveau les paupières. L'espace d'un instant, Anthony eut la sensation dérangeante qu'il était sur le point de commettre une erreur épouvantable.

— Je vous remercie, monsieur, dit-elle d'une voix qui lui sembla un peu oppressée. Combien d'enfants y a-t-il ? Vivent-ils ici avec vous ?

— Il n'y a pas d'enfants.

Anthony attendit. Le regard qu'elle gardait fixé sur ses genoux se déplaça sur ceux d'Anthony, monta vers sa poitrine, peut-être même jusqu'à son menton.

— Pas d'enfants ? répéta-t-elle en fronçant les sourcils. En ce cas, mes élèves sont... sont...

— Il n'y a pas d'élèves. Je ne suis pas en quête d'une gouvernante, mademoiselle Duncan. C'est une tout autre situation que j'ai à vous offrir.

La petite souris supposa manifestement que le grand et vilain matou s'apprêtait à bondir. Elle

se leva abruptement et pivota en direction de la porte.

Anthony resta assis.

— Mademoiselle Duncan, ce que je m'apprête à vous proposer n'a rien d'inconvenant. En vérité, je suis à la recherche d'une épouse. Et je vous offre cet emploi.

Elle se retourna à demi, sans toutefois le regarder directement.

— Une épouse ?

— Oui, une épouse. Je cherche celle qui sera Mme Earheart. Du moins provisoirement. Le mariage, en revanche, sera à vie, puisqu'il n'y a pratiquement que la mort de l'un des deux conjoints qui puisse dissoudre une union officielle. Si vous caressez l'espoir romantique d'un mariage d'amour suivi d'une éternelle félicité, je vais vous souhaiter une bonne matinée et recevoir la candidate suivante. J'espère que ce n'est pas le cas. Sinon, il vous faut prendre conscience qu'un tel rêve est irréaliste pour quelqu'un dans votre situation.

Elle gardait le corps tourné vers la porte et la tête à demi tournée vers lui. Anthony devina qu'elle haussait les sourcils. Elle ne le contredit toutefois pas.

— Le mariage sera permanent, insista-t-il, mais nous ne vivrons ensemble que temporairement. Quelques semaines tout au plus, je pense. Après quoi, vous serez de nouveau libre, avec pour seul inconvénient d'être Mme Earheart au lieu de Mlle Duncan. Et vous serez assurée de vivre confortablement jusqu'à la fin de vos jours.

Si elle fronçait toujours les sourcils, elle ne faisait pas mine de vouloir quitter la pièce. Manifestement, elle était tentée. Et il aurait été surprenant qu'elle ne le soit pas.

— Vous ne voulez pas vous rasseoir ? suggéra-t-il.

Elle s'exécuta, croisa de nouveau les mains sur ses genoux et ne les quitta plus des yeux. Anthony n'excluait pas que son visage ait une forme de cœur. En même temps, une telle description aurait sous-entendu une séduction qu'elle ne possédait pas.

— Je ne comprends pas, dit-elle.

— C'est assez simple. J'ai besoin d'une épouse durant une courte période. J'avais envisagé d'employer quelqu'un pour jouer ce rôle. Après réflexion cependant, il m'a semblé que la chose serait beaucoup plus... convaincante si j'avais une véritable femme, unie à moi pour la vie.

Après s'être humecté les lèvres, elle demanda :

— Et lorsque la courte période sera terminée ?

— En plus d'une rente annuelle de cinq mille livres, je vous procurerai une maison, une voiture et des serviteurs, et je prendrai à ma charge l'ensemble de vos dépenses domestiques.

Mlle Duncan demeura un long moment silencieuse. Elle devait à coup sûr penser à la rente de cinq mille livres, à la maison et à la voiture qui seraient siennes, et à la perspective de n'avoir plus jamais à solliciter une place de gouvernante.

— Comment puis-je être sûre que vous dites la vérité ? demanda-t-elle finalement.

Sapristi ! Anthony haussa les sourcils et lui décocha un regard glacial, la main droite crispée sur le manche de son face-à-main. En pure perte

puisqu'elle gardait les yeux baissés. Il remarqua néanmoins que ses mains étaient crispées. Pour une femme comme elle, il était sans doute tout à fait plausible qu'il s'agisse d'une blague cruelle.

— Il y aura évidemment un contrat écrit, dit-il. Il sera rédigé cet après-midi même, en présence de mon avoué, mademoiselle Duncan. À 15 heures, cela vous conviendrait-il ? Si vous le souhaitez, vous pourrez passer un peu de temps seule avec lui, et l'interroger sur ma capacité à tenir mes engagements. Acceptez-vous mon offre ?

Silence, de nouveau. Elle ouvrit la bouche à plusieurs reprises, comme pour parler, puis se ravisa. Après s'être mordu la lèvre, elle tira doucement sur chaque doigt du gant de sa main droite. Toutefois, au lieu de l'enlever, elle le réenfila d'un geste brusque en tirant sur le poignet.

Enfin, elle déclara :

— Sept mille livres.

— Je vous demande pardon ?

Elle avait eu beau s'exprimer clairement, Anthony n'était pas certain d'avoir bien entendu.

— Sept mille livres par an, dit-elle d'une voix plus assurée. En plus de tout ce que vous avez mentionné.

Une petite souris, certes, mais qui savait défendre son bout de fromage. Il pouvait difficilement le lui reprocher.

— Nous tomberons d'accord pour six mille, répliqua-t-il, les yeux étrécis. Vous acceptez donc ma proposition, mademoiselle Duncan ? Je peux annuler les entretiens qui devaient succéder au vôtre ?